



Sandrine Willems

# CARNETS DE L'AUTRE AMOUR

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Cet ouvrage est publié  
avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Mise en pages : Mélanie Dufour  
Couverture : © Marie-Françoise Plissart

© Les Impressions Nouvelles – 2014  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)  
[info@lesimpressionsnouvelles.com](mailto:info@lesimpressionsnouvelles.com)

Sandrine Willems

**CARNETS  
DE  
L'AUTRE  
AMOUR**

suivis de

**L'INCENDIÉE**

LES IMPRESSIONS NOUVELLES



# Prologue

En devenant psy, auprès de toxicomanes et d'alcooliques, dans la plus grande précarité, qui par leur détresse et leur méfiance en appellent à un engagement assez radical, je découvris une forme de cet amour “élargi”, pouvant accueillir “n’importe qui”, auquel j’avais toujours aspiré – un amour sans attente, ou presque, mais qui reçoit non moins que ce qu’il permet de donner, une “violente charité”, mais qui se concilie à un certain détachement.

Dans le même temps, à relire tout ce que j’avais gardé, depuis mes dix ans, de mes correspondances et de mes notes, j’en vins à réinterroger ma façon d’aimer. Or toujours c’était la même question, taraudante, sur ce qui peut mener un amour amoureux à devenir “religieux” – adorant, à travers un être, ce qui le dépasse. Amour de l’amour, que certains appellent Dieu, amour d’un être qui finit par s’ouvrir, comme un fruit mûr, à d’autres, sinon à tous, passion de l’altérité où le moi aspire à sortir de ses gonds – à se dissoudre, à mourir, en un sens, mais dans une acceptation de la mort qui confère à la vie toute son intensité.

Au fil de ces interrogations, sur ce qui relie, différencie, nourrit mutuellement, amour “thérapeutique”, érotique et mystique, se rejoignent aussi la pensée, le sentiment, et même

la sensation – n’ayant jamais pu croire qu’à un verbe qui s’incarne. Surgit donc aussi cette énigme de l’incarnation – question du lien par excellence, de l’unité se révélant dans l’amour, entre le corps et l’esprit, l’humain et le divin, en une réconciliation dont l’Orient comme l’Occident n’ont cessé de penser les possibles.

En de pareils champs, où il ne s’agit pas même de cerner les questions, mais d’en explorer les multiples facettes, la réflexion perd toute velléité de synthèse. Et ce moi, qui par certains côtés semblait rester incroyablement pareil à lui-même, constate aussi qu’il se diffracte, en conceptions venues d’ailleurs, en échos d’auteurs qui le traversent, en une polyphonie d’émotions et d’idées successives, divergentes, contradictoires.

Pour tenter de rester plus proche d’une telle prolifération, ces *Carnets* s’égrènent en fragments. À s’énoncer ainsi, et à parler d’amour, bien sûr ils ne peuvent que se situer dans l’héritage des *Fragments d’un discours amoureux*, de Barthes, qui restent une perle du genre. Mais si c’était aussi l’amour qui, comme Dieu, tendait à pulvériser tout discours qui le vise ? Aux abords de l’indicible, la parole tombe en miettes.

Par cet étrange “journal spirituel” pourtant, j’espère livrer ici quelque chose de mon âme.

# Amour autre

## Misères

Il se comparait à une vieille voiture cabossée. Je lui fis remarquer que d'être telle n'empêchait pas celle-ci de rouler.

Il avait fracassé sa femme, et parlait d'une voix si douce. Il avait tout perdu, il était à la rue, et se laissait couler. "Même le regard des autres, quand ils me voient clochard, me devient indifférent. On dirait que je ne suis plus humain." Et soudain je sentis cette douceur de sortir de l'humanité, cette douceur de l'abîme, abyssale, que trahissait la douceur de sa voix.

À la rue, la tâche de survivre vous dispense d'avoir à vivre.

Sans cesse ils perdent leur carte d'identité – ne paraissant même pas réaliser ce qu'ils expriment par là.

"Les perdants magnifiques", dit-on. Serait-ce le fait de tout perdre, qui conférerait la magnificence à n'importe qui ?

Pour vous entendre, ne me fallut-il pas aussi “avoir tout perdu” ?

Comme ces gardiens de prison qui vivent presque la même vie que leurs prisonniers, je partage avec vous nombre de ces critères par lesquels l’ordre médical quantifie “la précarité”.

Que de larmes chaque jour devant moi versées. Quelqu’un, jadis, m’avait soupçonnée de voir le monde comme “une vallée de larmes”. Avec vous, il faut chaque jour lutter contre l’impression qu’il pourrait être tel.

Devant vous, un peu sur le côté, toujours une boîte de mouchoirs – que j’achète moi-même, comme si par là je voulais payer pour ces larmes – comme si c’était moi qui vous les faisais verser. De fait, en un sens n’est-ce pas moi ?

Quelle jouissance à voir souffrir l’autre, d’ailleurs, ne devez-vous pas quelquefois m’attribuer. “Voilà, je pleure, vous êtes contente ?”, me dit un jour l’un de vous. Et en effet, parfois “je suis contente”, qu’au moins votre souffrance fonde, sorte de vous, cesse de vous enfermer dans ses murailles de glace.

Celui qui lut les mots inscrits sur cette boîte de mouchoirs : “*Douceur et résistance*” – “comme vous” commenta-t-il.

Celui qui entrait toujours dans mon bureau si souriant, et dont le sourire, après quelques instants, fondait comme ce qu'il se cachait à lui-même. "Avec vous, me lança-t-il un jour, il n'y a pas d'échappatoire, c'est la vérité !" – ce qui pour lui, je suppose, devait être un compliment. Pour ma part, je fus atterrée de me retrouver aussi impitoyable que des proches m'en avaient accusée.

Étant moi-même si angoissée, souvent je m'étonne de pouvoir apaiser ceux que torture l'angoisse – l'angoisse d'aimer ou d'être seul, d'avoir trop consommé ou d'être en manque, la peur de se détruire ou de tuer. Mais si je les apaise, n'est-ce pas simplement de "rester là", à travers toutes leurs crises, sans fuir ni en être détruite ?

En plus des larmes, et quelquefois de la folie et de ses terreurs, encore la misère, la puanteur, le corps avant l'âge ravagé, détruit, la maladie, dans certains cas incurable. "La fin du monde", au quotidien. Parfois j'oublie, que c'est à un versant du pire, tout de même, que chaque jour je suis confrontée – au pire comme au reste on finit par s'habituer – non qu'il cesse d'être un scandale, mais on oublie que c'est le pire – comme je finis par ne plus sentir les effluves d'alcool ou de crasse, qui me feraient vomir, parfois, quand vous entrez dans mon bureau. Ce n'est que quand j'y reviens, après être sortie, que je sens à nouveau. De même c'est quand je rentre chez moi, épuisée, vide de toute pensée, que je mesure l'énergie que j'ai tenté de vous réinsuffler, ou que tout simplement vous avez absorbée – cette énergie énorme qu'il faut pour survivre à vos côtés, et par là partager, au moins un peu, cette lutte harassante que chaque jour vous menez.

Dans le pathos où parfois vous vous complaissez, ce pathétique de l'abandon, de la déréliction, constamment vous en appelez à qui pourrait "vous sauver". Et sans avoir la naïveté d'y prétendre, il est vrai que j'espère contribuer à ce que vous-mêmes vous sauviez. Cela suffit à ce que nos image-ries s'accordent. Assurément ce n'est pas pour rien, que j'ai choisi d'être là, avec vous, dans cette galère sans fin – car si l'un de vous s'en sort, moi du moins j'y demeure. Dans "vos splendeurs et vos misères", mon lyrisme doit trouver son compte.

Peur pourtant qu'à la longue, "vous m'usiez", par votre désespoir, vos rechutes si fréquentes, presque inévitables, après le moindre espoir, ou la plus belle remontée. Comme si la remontée n'était possible qu'à court terme, mais qu'à regarder de plus loin, le désastre ne pouvait que l'emporter. À moins qu'il faille regarder plus loin encore.

Que la mort, sur la vie, toujours finisse par l'emporter, avec vous il s'agit de l'oublier encore plus fort – ou de vivre à hauteur de la mort.

Dans cette lutte sans merci entre vos désespoirs et mes lueurs, ce risque, sans cesse, que celles-ci se fassent submerger par ceux-là.

Désormais, quand dans la rue je croise vos semblables, en train de mendier ou de boire, ceux qui à un moment de leur vie se sont "arrêtés", je mesure mieux la force, le fol espoir qu'il leur faudrait, pour se relever, et se remettre à marcher.

Je mesure mieux aussi la folie douce qui chaque matin me pousse moi-même à me lever. Et qui, lorsque c'est pour venir vers vous, est plus folle et puissante encore.

Mais quelle honte il me faudrait braver, pour me pencher vers leurs écuelles et y déposer la “petite pièce” requise – dans l'abîme de leur misère, ne pouvant supporter sans doute de ne pouvoir déposer que cette goutte.

Abandonnée, maltraitée dès son plus jeune âge, elle s'était mise à boire jusqu'à se faire déchet – volée, frappée, violée par ses compères de la rue, rejetée même par mes collègues que ses plaintes exaspéraient. Reniée par ses enfants, qu'en sa déchéance elle avait négligés, elle se voyait, non seulement comme la dernière des dernières, mais comme une mauvaise mère.

Dans sa détresse extrême, j'étais du moins quelqu'un de l'âge de ses enfants, qui l'écoutait avec une douceur inaccoutumée. Un jour, marchant vers le centre où je travaille, après une nuit où encore elle s'était fait tabasser, elle m'aperçut, et son visage s'éclaira. Que ne donnerait-on, pour une telle lueur, issue de telles ténèbres.

Un jour, il me le dit, ce que sans doute je rêvais d'entendre : “vous êtes un phare dans la nuit”.

Ces larmes – les vôtres ? – que parfois, à vous écouter, je sens monter en moi. L'effort pour les refréner, pour qu'elles n'alourdissent pas, encore, votre douleur.

“Ça va mal, ça va très mal”, me dit en entrant, m’inquiétant, cet homme traversé de voix, et de souffrances telles que déjà il avait tenté de se supprimer. “Comment sauver l’huître ?” Là, je l’avoue, ce que je dus refouler fut un rire, un fou rire qui intérieurement ne cessa, toute la séance, de me secouer.

Ne peut-on avoir envie de mourir, cependant, pour une huître menacée de disparaître, à qui l’on ressemble trop ?

Comme Marie Depussé, qui a construit “sa cabane” dans le parc de la clinique de La Borde, sans doute je pourrais dire : “nous aimons passer nos jours avec les fous”<sup>1</sup>.

L’empathie : pas un simple sentiment – une douleur, physique, qui me prend, devant un patient qui sanglote, un vieillard qui peine à marcher, un chien à la patte blessée.

L’empathie, comme une imprégnation : avec vous – mais ne l’étais-je pas d’emblée ? – je me fais éponge.

Certes tous, en buvant, en fumant, en vous perçant les veines, vous contribuez à votre mort. Mais tous vous n’en êtes pas également conscients, et c’est souvent ceux qui le sont le moins qui à se tuer sont les plus acharnés.

Mais qui de nous, jamais, ne se fait complice de sa mort ?

Certains demandent au médecin comment faire pour survivre, puis me disent leur désir d’en finir. Avec d’autres, c’est le contraire.

---

1. *Dieu gît dans les détails.*

“Je n’ai plus besoin de rien.” Sur cette phrase s’arrêtent les notes que je pris sur lui. Et pour cause : quelques mois plus tard, après une cure et une rechute, il se pendit.

Durant nos rendez-vous, au moindre de mes soucis qui m’éloignerait un instant des vôtres, à la moindre distraction, au moindre défaut de présence, votre infinie douleur qui peut s’immiscer, et vous tuer. La menace de votre suicide, comme une épée au-dessus de ma tête, sans trêve.

Il disait avoir tout vu de la vie, et n’avoir plus envie de vivre. Il disait avoir atteint l’amour, sa clairvoyance, et après cela, qu’importe de durer encore. On le prétendait fou, il se disait très sage. Il avait dit qu’il se tuerait, il finit par le faire. On n’y vit qu’une preuve supplémentaire de sa folie.

Moi il m’avait troublée, ses propos me revenaient : “Tout est intéressant... même le rat qui sort de l’égout...” Sans doute parlait-il de lui – sans savoir que moi, en effet, rats et souris m’intéressaient beaucoup. Et puis ceci, qu’un jour il m’asséna comme la conclusion d’une vie : “L’amour suffit à l’amour.”

Jamais je ne saurai si en sa folie ce n’était pas réellement un sage.

Et celui qui revenait, avec cette question qui le taraudait : “Vous croyez que je dois me suicider ?” Tant qu’il me la posait, du moins, il ne se tuait pas.

Parmi vous, les suicides ne se sont abattus, jusqu'ici, qu'à une certaine distance de moi – ceux qui moururent ne venaient plus me voir au moment de leur mort. Si l'un de mes patients, en plein suivi, venait à partir, pourrais-je continuer ce métier ?

## Paroles

Ayant été jadis infirmier, il ne supportait pas de se retrouver patient – et en dépit de mes efforts pour déjouer mon rôle de psy, il m'y ramenait, pour réduire nos deux places à une hiérarchie. Il essayait donc constamment de me piéger, pour reprendre lui-même ce pouvoir qu'il me prêtait.

Vu qu'il racontait bien, et le savait, il retraçait sa vie comme un roman voué à m'envoûter. De fait, j'étais avec lui dans la ferme de son enfance, dont il ressuscitait jusqu'aux odeurs, aux bruits, et je me trouvais bien dans cette étable où contre les vaches il allait s'étendre.

Mais tel est pris qui croyait prendre – n'étions-nous pas là vraiment ensemble, en dépit de sa méfiance, et hors de ces rapports de force où il voulait nous enfermer ?

Comme cette Portugaise ne se décidait à apprendre convenablement ma langue, je dus me faire à la sienne – et finis par comprendre que pour dire “je ne me rappelle pas”, elle qui se gavait de somnifères pour tenter d'oublier un amour évanoui, elle disait “je ne me réveille pas”.

Tirée de sa routine par un accident qui l'empêchait de marcher, elle commença à s'interroger sur le morne de sa vie, et se dit que ce qui lui manquait était "la fantaisie". Quand je l'amenai à chercher ce qui, pour elle, avait incarné cette "fantaisie", elle en revint à son amour de jeunesse, qui était musicien, et la faisait danser. Bientôt elle se promit qu'à peine remise sur pieds, elle se remettrait à danser – et un jour vint me réciter, "par cœur", le poème que pour cet amour elle avait écrit, près de trente ans auparavant.

Ils n'ont plus de toit, plus de quoi se vêtir ou se nourrir, leur corps affaibli ou malade n'est pas loin de les lâcher. Pourtant ils viennent, vaille que vaille, pour me parler. Miracle de la parole qui ne sert à rien, mais dont il faut bien croire, à les voir, que seule elle puisse sauver.

Ils se sont drogués, ont volé, certains même ont tué. Ils ne croient plus à rien. Mais quand ils ont besoin de se reposer, ils vont s'asseoir dans une église, et ça leur fait du bien.

Lorsqu'ils n'osent plus y entrer, il est temps de s'inquiéter.

Cela faisait une semaine qu'elle ne dormait plus, et ne se levait plus sans béquilles. La nuit qui précéda notre rendez-vous, subitement elle dormit, et plantant là des proches arrivés de loin pour la voir, vint à pied, comme une fleur, jusqu'au centre où je l'attendais.

Évoquant un choix qu'elle venait de faire, elle me sourit : "vous voyez, j'écoute ce que vous me dites". Chaque fois cela me surprend d'en avoir tant dit, et m'effraie presque de constater combien "vous m'écoutez".

“Vos paroles me portent”, dit une autre.

Si apparemment mes paroles, pour vous, peuvent être “efficaces”, n’est-ce pas d’avoir moi-même gardé, de l’enfance dit-on, une foi dans le pouvoir magique des mots ?

Et parmi les quelques phrases “décisives”, dans mes différentes tranches d’analyse, oserais-je dire que celle qui me revient sans doute le plus souvent, comme continuant à agir, n’est autre que : “Lève-toi et marche” ?

En tout cas je remercie encore le psy qui eut l’audace de me la sortir.

Ceux-là dont les démons ou les voix se taisent, lorsqu’ils parlent avec moi. Comme si c’était moi, exorciste sans savoir comment, qui les faisais taire.

Mon travail ne consiste-t-il pas, souvent, à lever les malédictions qui les empêchent de vivre ? “Mon père m’a dit que je finirais à la rue”, “Ma mère m’a dit que je deviendrais fou”. Allez donc, après cela, vous fier à la vie.

Il ne me parlait que de ses problèmes de papiers, d’argent, ou de logement – et m’ennuyait terriblement. Jusqu’au jour où je compris que par là, il me faisait partager sa vie, et son propre ennui – que jusque-là, il avait été seul à porter. Il me donnait ce qu’il pouvait me donner – et je finis par en sentir le prix. Dès lors, il se mit à me parler du reste – de sa solitude en effet, de sa maladie, de son impression d’être fini.

C’était la Justice qui l’obligeait à venir me parler. Et bientôt il me dit ce qui, aux yeux de la Justice, aurait pu le ramener en prison.

Ces crimes, petits ou grands, qu'ils me confient. Souvent leur confiance m'ébahit. Et parfois je préfère ne pas trop démêler ce qui s'est réellement passé, de ce qu'ils auraient pu fantasmer, ou du moins amplifier – ayant assez à en découdre, déjà, avec leur culpabilité.

Au début, souvent ils croient qu'on ne va chez un psy que quand ça va très mal, et pour "se vider". J'espère qu'à la fin, ils savent qu'on peut y faire autre chose, et qu'on peut même y venir quand ça va bien.

Toute son enfance elle s'était fait violer, son frère était en train de devenir fou, celui qu'elle aimait la traitait comme une putain – mais à la manière dont elle évoquait son quotidien, les ridicules des hommes qui la convoitaient, l'absurdité de ses collègues qui se désespéraient pour un rien, de ces cartons qu'à longueur de journées elle devait fermer, elle finissait par nous faire rire, d'un rire irrésistible, plus fort que tout ce qu'on avait pu lui faire, qui était sa plus belle revanche, et après tant de mois si durs, passés ensemble, un instant de radieuse complicité.

Après des mois, voire des années, où il semblait que vous me disiez "tout", soudain la révélation du viol, ou autre cataclysme, qui changea le cours de votre vie.

Le pire, plus terrible encore que votre douleur ou votre angoisse : sentir parfois que le contact ne passe pas – que dans votre douleur, quoi que je dise, je ne peux vous atteindre.

À ceux qui ne me livrent que leurs “bonnes intentions”, de se sevrer ou de trouver un travail, à ceux qui me servent des discours mille fois remâchés, auxquels ils ne croient pas eux-mêmes, à ceux-là c’est volontairement que je laisse poindre mon ennui – tel un besoin d’air, d’autre chose, d’un peu d’“âme” – espérant qu’un beau jour, ce besoin ils finissent par l’éprouver.

Lorsqu’ils arrivent, ils disent vouloir redevenir “normaux”. Lorsqu’ils repartent, souvent ils ont conscience d’avoir toujours préféré les marges. Reste à passer d’une marge qui les tue à une autre où ils pourraient vivre.

Cette intensité même que vous cherchez dans les produits, que jamais je ne tente de vous y faire seulement renoncer – mais plutôt de la situer ailleurs.

Vous jouez avec le feu et sans cesse frôlez la mort. Ne pouvez-vous insuffler à votre vie ce goût des flammes ?

Du moins ils ne durent pas souvent m’attribuer cette intention de les remettre dans la norme ou la “bonne voie” – que trop souvent, vis-à-vis de moi, je suspectai chez les pys que j’ai consultés.

Cette honte, les fois, heureusement rares, où j’ai “calé”, devant quelqu’un de trop pervers, un esprit trop buté, un corps trop repoussant. Sentir alors les limites de mon empathie – qui ne pouvant intégrer celui qui me fait face, semblent l’exclure de l’humanité.

Lorsqu'il entrait dans mon bureau, presque poussé par le médecin, l'angoisse le couvrait vite de sueur. Chez d'autres elle est telle qu'ils n'osent pas entrer – et qu'il me faut alors ruser, lorsque je les croise dans la cour, pour leur prouver que je ne suis pas si terrible.

Désolante impression de ne pouvoir éviter de faire peur, fût-ce par ma fonction.

Parfois ils me tiennent des propos tellement futiles que je me demande bien pourquoi ils sont venus. Alors je me dis qu'eux, du moins, doivent le savoir – et que l'essentiel tient à ce qu'ils soient venus.

“Posez-moi des questions, je ne sais pas quoi vous dire !”

N'est-ce pas ce que j'ai de tellement effrayant, de les confronter à ce qu'ils sentent en eux de vacuité ?

Il esquivait sans cesse nos entretiens, ou paraissait les tenir pour rien. Puis il me fit lire son journal – parce qu'il y avait des choses qu'"il ne parvenait pas à me dire". Or, au fond de l'enfer qu'il y décrivait, il déclarait que tant qu'il ne travaillerait pas avec moi, "il n'y arriverait pas".

De fait, le psy peut être celui qui sape, et qui fait mal. Quand vous venez, comme en représentation, m'assurer que pour vous "tout va bien", sans faille et sans question, puisque vous avez un travail, une femme, et des enfants – et derrière, vos produits, lorsque vous voulez du plaisir – à l'idée de toutes ces images, ces faux amours, qu'il vous faudra dissoudre, de tout ce qu'il vous faudra ébranler, si

vous voulez vous rapprocher de vous, j'ai presque envie de vous dire : "pauvres, si vous saviez ce qui vous attend !"

Tenter de vous faire voir que ce désastre, en votre vie, où s'est écroulé tout ce que vous aviez bâti, peut devenir une chance.

Il négligeait ses vêtements, ne se lavait plus, ne supportait plus de se voir. Un jour, je le convainquis de venir à l'un de mes "ateliers théâtre", "au moins pour voir". Sans que personne le lui demande, soudain il se mit à jouer. Puis il me demanda si je ne pourrais pas le filmer. Pour que de lui, qui n'avait plus passé ni mémoire, reste au moins une image.

Lui qui depuis toujours refusait de me parler, aussitôt à mes ateliers se mit à improviser, et nous plongea en plein Beckett : sur un bateau, il allait vers nulle part ; dans le hall d'une gare, il n'attendait personne, mais regardait comment les gens vivent, à cela lui-même ayant renoncé.

S'il était devenu sdf, n'était-ce pas pour prendre, dans la "vraie vie", ce rôle de clochard céleste, à toute réalité préférant la poésie de Beckett ?

Elle avait envie d'écrire sa vie, mais celle-ci était si triste, si terrible, elle avait si peur de s'y reconfronter, qu'après quelques pages, chaque fois, elle s'arrêtait. En me parlant, elle réalisa que c'était par ses chiens qu'elle avait tenu. Et elle se mit à une "Vie cockérienne", qui serait une succession de cockers.

Ne jamais vous laisser partir avant qu'ait jailli une étincelle de vie.

« En devenant psy, auprès de toxicomanes et d'alcooliques, qui par leur détresse et leur méfiance en appellent à un engagement assez radical, je découvris une forme de cet amour "élargi", pouvant accueillir "n'importe qui", auquel j'avais toujours aspiré. Dans le même temps, à relire tout ce que j'avais gardé, depuis mes dix ans, de mes correspondances et mes notes, j'en vins à réinterroger ma façon d'aimer. Or toujours c'était la même question, taraudante, sur ce qui peut mener un amour amoureux à devenir "religieux" – adorant, à travers un être, ce qui le dépasse.

Entre essai et "journal spirituel", au fil d'une pensée qui se compose par fragments, ces *Carnets de l'autre amour* sont la trace de telles interrogations, sur ce qui relie, différencie, nourrit mutuellement, amour "thérapeutique", érotique et mystique. »

Après avoir interprété différents rôles et mis en scène des pièces de théâtre, Sandrine Willems réalise plusieurs courts métrages et documentaires, puis publie une dizaine de fictions. Parallèlement, elle passe d'un doctorat de philosophie à une pratique de psychologue, auprès de patients toxicomanes et alcooliques. Elle élabore actuellement un projet de lieu thérapeutique, fondé sur le théâtre et la relation à des animaux. Dans cette optique, elle a publié un essai sur les thérapies accompagnées par des animaux, *L'animal à l'âme* (Seuil, 2011). Originaire de Bruxelles, elle vit aujourd'hui dans le sud de la France.